Témoignages de Cartellisants

Au cœur, le désir et la trouvaille.

Le cartel est pour moi ce précieux lieu de travail à plusieurs, autour d'un thème, ou d'une question. Chacun cherche, interprète le thème, déplie sa propre question, dont il suivra le fil au fur et à mesure de ses recherches, et de ce qui peut surgir de ces trouvailles que chacun fait lorsqu'elles sont partagées dans ce petit groupe. Cela reste donc un lieu, où l'on peut partager ses trouvailles, mais aussi où l'on peut témoigner de ce que l'on n'a pas trouvé ! Chaque-un poursuit sa recherche, animé par son désir de savoir, pas sans la rencontre avec quelques autres, animés par ce même désir, qui se décline de manière singulière pour chacun. Lacan désigne le cartel comme « organe de base de l'École »[1]. C'est peut-être à cet endroit que se loge ce qu'il y a de plus vivant dans le cartel, dans un rapport à l'École en tant que vecteur de transmission de l'orientation analytique, impulsant cet élan, ce désir, qui soutient cette « joie (…) dans ce qui fait notre travail »[2], comme le dit joliment Lacan.

Jennifer Abraïni

Sans conclure…

Cela fait maintenant quelques années que je travaille en cartel. Trois cartels, trois groupes, deux séminaires entiers, un texte. Pourtant, avec le recul, j'ai le sentiment qu'il ne s'agit pas de travaux distincts, mais d'un même cheminement qui se poursuit et se transforme d'une expérience à l'autre.

Certaines interrogations ont continué à me suivre, sans jamais tout à fait se présenter sous la même forme. Ce qui s'était d'abord noué autour de la constitution du sujet dans son rapport à l'image et à l'autre s'est peu à peu déplacé vers la question du fantasme, avant de s'inscrire aujourd'hui dans une réflexion plus large autour des concepts fondamentaux de la psychanalyse.

Ce qui m'intéresse aujourd'hui, ce n'est donc peut-être pas tant ce que j'ai appris au fil de ces expériences que la manière dont une interrogation peut continuer à cheminer au-delà d'un cartel, se déplacer et se transformer. Ce que j'y cherche finalement, c'est moins l'acquisition d'un savoir que le devenir d'une question.

Amélie Albertini

Éducatrice de jeunes enfants

---

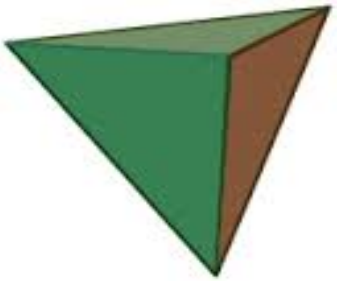
[1] Lacan J., Aux confins du Séminaire, texte établi par J.-A Miller, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 56.
[2] Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

Petit T.P. Estival
L'abord pyramidal de l'être parlant

Dans son déchiffrement de l'enseignement de Jacques Lacan, Jacques-Alain Miller n'hésite pas à tendre à ses auditeurs ce qu'il nomme un « solide », - parfois la bouteille qui le désaltère -, soit, un « solide » qu'il faut considérer dans son volume, et dans la multiplicité de ses facettes. Pourquoi une telle exhibition ? Parce que la vérité se présente comme un solide à multiples facettes, et chacun n'en perçoit pas la même chose suivant la place qu'il occupe.

Je m'étais donc donné comme solide, la pyramide à trois côtés, de façon à m'aider par les temps qui courent, à ne pas oublier qu'au-delà de l'abord biologique, voire, neuronal des TND, rien ne permet d'exclure la particularité de l'espace de constitution du sujet en tant qu'être parlant.

Socius

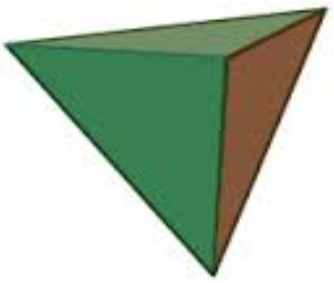


Inconscient **Biologique/Neuronal**

Et ça n'a pas été sans enrichir ma clinique.

Avec la lecture et l'étude du Séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, c'est une autre pyramide qui m'est venue à l'esprit, car dès le début du Séminaire, Lacan semble prendre un malin plaisir à passer d'une approche critique de la psychologie universitaire, en particulier chez Piaget, à la plongée vertigineuse dans le trou de la bouteille de Klein, tout en nous renvoyant reprendre notre respiration du côté de *Psychopathologie de la vie quotidienne* de Freud. D'où une désorientation que je me suis essayé de baliser en m'appuyant encore une fois sur le modèle de la pyramide.

Le trou comme oubli du nom propre (Freud)



L'oubli de Piaget **Les trous de la bouteille de Klein**

(Lacan)

Cette fois-ci, c'est l'oubli qui se distribue de façons différentes selon l'abord que l'on choisit de prendre :

- L'oubli de Piaget : Dans cet abord qui « confine » l'éducation à l'apprentissage d'un savoir d'adaptation à son milieu, Piaget néglige « l'implication du sujet à la fonction du langage [3]». C'est-à-dire qu'il oublie qu'en deçà de l'apprentissage, ce n'est pas tant nous qui prenons la parole, que la parole qui nous prend. D'où, justement, des effets inattendus riches d'enseignement.
- La bouteille de Klein : on a une surface « qui se noue à elle-même » et qui par-là est apte à dire les rapports qu'un sujet entretient avec le domaine du rêve et l'Autre scène. Bien souvent, de ces rêves, ne subsiste qu'un trou, je ne saurais dire ce que j'ai rêvé, et c'est ce que Lacan interroge : « Qu'est-ce que c'est d'aller explorer le champ du rêve ou de l'étrangeté dans l'analyse ? C'est d'aller s'apercevoir de ce qui s'est coincé, si l'on peut dire, entre ces deux sphères, d'une signification, d'un signifié, dont d'abord s'est faite la mixture.[4]»

  Ici, ce que vise Lacan, par le biais de l'expérience analytique, n'est pas du registre de l'identification mais du registre de la vérité. C'est même tout l'inverse de l'identification, puisque c'est le lieu du trébuchement de la parole. D'où la mise en valeur du phénomène de l'oubli et son renvoi au texte de Freud.
- S. Freud, « L'oubli De Noms Propres »[5] : Nous savons, grâce à un commentaire de Lacan que l'homme avec lequel Freud s'entretenait dans une voiture lors de l'oubli du nom de *Signorelli*, était un « légiste ou homme de loi à Berlin ». D'où sa gêne : les pensées sur la mort et la sexualité qui le parasitaient devenaient par trop inconvenantes compte tenu de la qualité de son interlocuteur. A. Lebovits-Quenehen commente ça en disant : « Freud disparaît bel et bien comme sujet – il se trouve réduit à un trou. […]. C'est pour être un homme qui sait se tenir que Freud se fait disparaître du tableau et s'oublie lui-même à travers le nom oublié.[6] »

  Et Lacan de dire que l'image de la bouteille de Klein est bien faite pour mettre en valeur que ce que l'on attend de la cure c'est d'évacuer cette « mixture », autre nom d'une jouissance qui contrevient au désir. C'est bien ce que Freud a réalisé en ouvrant sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* par l'analyse de cet oubli.

P.S : S'il y avait une morale à ce petit T.P. estival, elle serait invitative, à savoir qu'en tendant à ses auditeurs un « solide », c'est-à-dire un objet qu'il faut considérer dans son volume, et dans la multiplicité de ses facettes, Jacques-Alain Miller nous invite à lire Lacan, en « plongeant dans le bain », à partir de là où chacun en est de son savoir et de sa compréhension : il s'agit de « le prendre par où on le saisit [7]». C'est, me semble-t-il, une formule qui convient tout à fait au travail en cartel.

Jean-Pierre Denis

---

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XII, *Problèmes cruciaux*, Seuil & Le Champ freudien, texte établi par J-A Miller, Paris, 2024, p.51.
[4] *Ibid*, p.87.
[5] Freud S., « L'oubli De Noms Propres », *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1971, pp.5-11.
[6] Lebovits-Quenehen A., « *Et lux facta est* – Et la lumière fut », Hebdo-Blog n°410, juin 2026.
[7] Miller J-A cité par Virginie Leblanc, « Jacques-Alain Miller à Lille : Lacan est comme un solide », *Courtilenlignes* n° 1, 2012, consultable sur internet.

De cartel en cartel

Au fil des expériences de cartel, mon goût pour le cartel s'est affirmé. Si je garde de mon premier cartel – il y a fort longtemps – le souvenir de la boule au ventre avant chaque rencontre, le rapport au savoir s'est modifié ensuite au gré des avancées de la cure. De l'impératif de « tout comprendre », en passant par l'attention aux articulations d'un texte, j'en suis arrivée à aimer suivre les solutions multiples qu'a trouvées Lacan aux points de butée rencontrés. Et le cours de Jacques-Alain Miller est fort précieux dans cette perspective.

J'apprécie ce travail à plusieurs, plusieurs mais point trop, ce qui laisse à chacun la possibilité de s'y loger ! Pas sans les autres donc mais chacun avec une question, ce qui permet d'y mettre du sien et de cheminer…

Marie Rosalie Di Giorgio

La théorie sous un jour nouveau

Cette année, grâce au cartel, je me suis attelée à la lecture, à la relecture, à la compréhension et à l'appropriation des concepts élaborés par Freud dans son ouvrage *Inhibition, symptôme et angoisse*. Un travail minutieux, mené à petits pas, accompagné par les conseils, remarques ou éclairages de mes collègues cartellisantes plus aguerries. C'est cela qui a contribué à éveiller chez moi un nouveau désir de savoir.

Le cartel s'est révélé être un espace de travail vivant et joyeux, me permettant l'appropriation de notions théoriques en les articulant avec la clinique. Ce dispositif a ainsi opéré un décalage dans mon rapport à la théorie. Il m'a permis de me mobiliser différemment en me laissant la possibilité d'acquérir de nouvelles connaissances au fil du temps, du travail, de mes lectures et des échanges précieux que le cartel permet.

Laurène Gibert

Entre savoir et clinique : une question à plusieurs

Cette année de travail en cartel a permis de mettre en exergue mes difficultés à centrer mes recherches sur ma question. En effet, cet exercice m'a amenée sur d'autres pistes de réflexions bien plus originelles que mon questionnement de départ. Aussi pouvoir en réaliser un produit était trop prématuré. La mise au travail de cette quête de savoir à plusieurs a été un vecteur propice à une élaboration bien plus intéressante et plus en adéquation avec mes questionnements cliniques. Ce travail, ponctué par ces rencontres singulières, m'a amenée vers un bout de savoir nouveau qui n'a de cesse de se poursuivre.

Marie-Ange Grimaldi

Solitude à plusieurs

À l'intérieur de cette structure de base, forme invariable qu'est le cartel, se déploie la rencontre d'un savoir que l'on peut apprivoiser dans une certaine solitude mais soutenu par des rencontres fixes qui éveillent et vivifient.

La lecture s'anime d'un mouvement dans une circulation d'énergie, une relance, une poussée à la recherche où la découverte du texte à plusieurs fait apparaitre par surprise ce qui résiste, ce qui fait énigme, ce qui touche, dessinant une trajectoire logique qui trace un sillon.

Ainsi, les choix des séminaires, des questions de travail, l'écriture des produits de cartel semblent se répondre, se suivre, résonner et se tresser de ce qui s'insinue, de cartel en cartel malgré les changements de thématique de travail, de membres, ça insiste, dans des associations et croisements entre les textes dans lesquels s'insère le cheminement d'une question saisie à l'intérieur du dispositif.

Jennifer Manca

De la clinique … aux cartels

Le savoir en psychanalyse s'aborde et se construit par plusieurs voies. Pour moi, la porte d'entrée fut celle de la clinique, à travers ma pratique débutante, mais aussi par les présentations de malades auxquelles j'assistais.

Si, dans les premiers temps, la rencontre du malade avec l'analyste me paraissait totalement énigmatique, tout comme les discussions et l'élaboration qui suivaient les entretiens, c'est par ces questionnements surgis dans la clinique qu'est né le désir d'en passer à l'étude des textes théoriques.

C'est ainsi que j'ai choisi de faire mon premier cartel avec la lecture du *Séminaire III, Les psychoses*, de Jacques Lacan. Le cartel constituait pour moi une nouvelle voie d'étude de la psychanalyse : lire Lacan à plusieurs, confronter nos lectures, s'arrêter sur ce qui résiste à la compréhension et tenter d'en produire quelque chose. En effet, comme l'écrit Vanessa Sudreau dans une formule qui résonne particulièrement avec ma première expérience, le cartel permet de faire travailler « une question dans le texte »[8].

Je garde depuis une affection particulière pour ce Séminaire, sans doute parce qu'il reste lié à cette première expérience de cartellisante, mais aussi parce qu'il a ouvert quelque chose qui ne s'est jamais tout à fait refermé.

De ce premier travail s'est développé un intérêt pour les psychoses. À partir du *Séminaire III* — avec la clinique structurale, le déclenchement et la forclusion du Nom-du-Père —, mon chemin m'a conduite vers les élaborations ultérieures de Lacan, puis vers ce que Jacques-Alain Miller a proposé de nommer *la psychose ordinaire*.Cette première expérience de cartel a ouvert un chemin où un désir de savoir s'est mis en mouvement, et ne cesse depuis de se remettre au travail, de cartel en cartel.

Amélia Martinez

[8] Vanessa Sudreau, « Désir de savoir ? », *Cartello n°38*, École de la Cause freudienne, 14 octobre 2022.

Une rencontre singulière avec le cartel

Il y a 5 ans, je faisais l'expérience de mon premier cartel. Diplômée depuis quelques mois et encore encombrée par le discours universitaire, je voulais tout comprendre de mes lectures sans en perdre une miette. Bonjour l'angoisse ! Je n'en retirai aucune satisfaction, que des impératifs !

L'an passé, mes réflexions de travail en cartel se porte sur le Séminaire IV de Jacques Lacan, *La relation d'objet*. De fil en aiguille, je construis un bout de réflexion autour de la question de la construction du manque de l'objet. En voilà une trouvaille ! Bye-bye l'angoisse, que du plaisir ! Un travail à plusieurs où chacun(e) amène sa question, lit, se perd, revient, s'égare, tourne en rond, etc. Toujours à la recherche de l'objet… Parfois, il faut pouvoir consentir à la perte pour saisir un bout de savoir, qu'il soit théorique ou pris dans une analyse. Voilà ce que le cartel a pu m'enseigner.

Clélia Monteferrario

Solidaires !

Le texte de Jacques-Alain Miller, « Les "épars désassortis" », paru dans *La Cause du Désir*, n°122, *Narcissismes,* souligne un glissement quand la formule de Lacan – « les épars désassortis » - formule réservée aux AE (Analystes de l'École), en désigne plutôt ses membres. Il s'agit pour lui d'un *contresens !* Il souligne que contrairement aux AE, les membres de l'École sont *assortis* et *rassemblés.* Il précise : « Il leur est réclamé, à l'inverse, de n'être pas des épars désassortis, mais des associés solidaires ». Jacques-Alain Miller indique que cette exigence de Lacan s'adresse aussi aux cartels « conçus comme de petits assemblages encadrant des travailleurs ». Des travailleurs solidaires me suis-je dit !

Marie-Josée Raybaud

Consentir à la fonction du plus-un

Au départ, le dispositif du cartel m'est apparu comme quelque chose de très énigmatique. La place du plus-un, en particulier, me semblait être une place que je ne pouvais occuper, parce que je la pensais liée à un savoir qu'il faudrait avoir et que je n'avais pas. À cette époque, j'avais un rapport au savoir surmoïque, marqué par beaucoup d'impératifs : il fallait savoir, il fallait comprendre, il fallait être à la hauteur !

Ce sont les différents cartels auxquels j'ai participé, qui, progressivement, m'ont permis de déplacer cette représentation et cette année, de consentir à occuper cette fonction. Cette nouvelle expérience m'a permis de découvrir qu'il en était autrement : il ne s'agit pas de savoir davantage ni d'être en position de savoir, mais de soutenir le travail de chacun, à partir de là où il en est et de ce qui lui est propre.

Les mots de Jacques-Alain Miller ont alors pris pour moi une résonnance particulière : « chacun y soit ès qualités »[9] et que « les membres travaillent à partir de leurs insignes et non

[9] *Jacques-Alain Miller,* « Cinq variations dur l'élaboration provoquée », intervention lors de la soirée des cartels de l'ECF du 11 décembre 1986, La lettre mensuelle de *l'ECF,* n°61, juillet 1987, p. 5-11.

pas de leur manque-à-être »[10]. Le plus-un n'est donc pas un sujet supposé savoir, ni un savant, mais celui qui permet que le travail de chacun puisse prendre appui, dans son travail, sur un trait propre.

Cette expérience a déplacé ma vision du plus-un : d'une place que je pensais devoir occuper à partir d'un savoir que je n'avais pas, elle est devenue une fonction à laquelle je pouvais consentir. Une place qui ne consiste pas à savoir pour les autres, mais à permettre à chacun de prendre sa place dans le travail de cartel.

Elodie Vittori

[10] *Ibid*